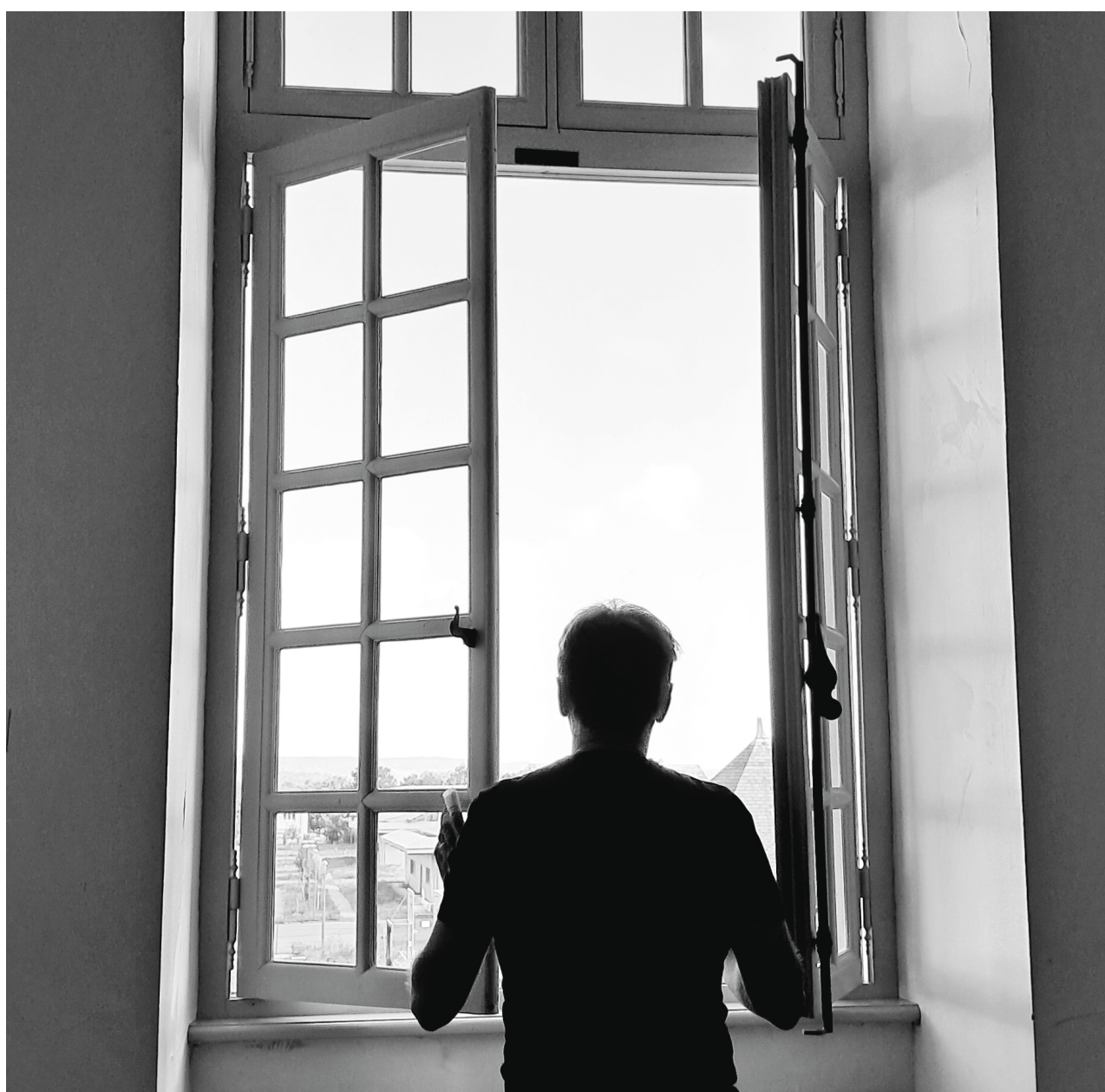


# TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été  
Mardi 27 août 2024 • N°5 & dernier



**Catherine Benhamou, Samuel Buggeln, Philippe Delacroix,  
Lucie Depauw, Jon Fosse, Gaël Germain, David Lescot, Cathy Min  
Jung, Claire Tipy, Aurélie Van Den Daele,**



## MÉMOIRE DE LA TERRE

### Des Pintades et des manguiers (France)

de Claire Tipy

dirigée par Cathy Min Jung

avec Gaëlle Baron, Marie-Sohna Condé et Pauline Vallé

le texte est publié en français aux éditions Les Bras Nus

Le théâtre est terre de fantômes: non pas ceux qui se cachent sous les draps blancs pour faire claquer des portes dans les greniers et effrayer les enfants, mais ceux qui reviennent avec douceur raconter que le passé ne passe décidément pas, qu'il est resté en travers de la gorge et qu'il faudra bien quelqu'un pour le cracher aux vivant-e-s, ou le déposer dans le creux de la main comme si c'était les graines d'un fruit ancien qui a soif.

D'ici trente ans, on estime à près de 200 millions de personnes le nombre de victimes des impacts du changement climatique — près de la moitié d'entre elles seront contraintes de se déplacer. Des pays entiers vont disparaître, engloutis par les eaux ou abandonnés par la pluie, désertés par tous. Des chiffres seulement, alignés dans les colonnes? Des abstractions lointaines? Mais derrière elles, combien de vies qui respirent encore sous le même ciel que nous?

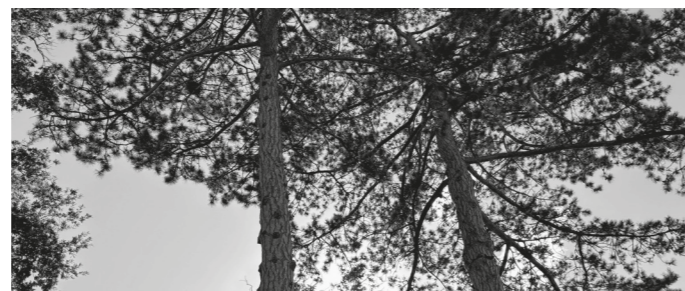
Sous celui d'Afrique occidentale, Asseta presse sa mère Sali: il faut partir. Elles viennent de gagner à la loterie: un billet d'avion obtenu miraculeusement qui leur permettra de quitter les maudites terres devenues stériles, la misère et la peine. Mais les valises de Sali ne sont pas prêtes: on comprendra peu à peu que c'est elle qui ne l'est pas — qu'au moment de devoir partir, tout ce qui l'ancre à cette terre fait remonter les souvenirs d'une vie, et des vies qui l'ont précédé. Surgissent alors les fantômes de Mohamed, son arrière-grand-père, saisi autrefois d'un rêve fou: vendre des pintades en terre cuite pour acheter un terrain où planter des manguiers — le manguiers, cette plante de miracle qu'il faut arroser d'abord plus que de raison, mais qui creuse patiemment dans la terre pour trouver des réserves où puiser l'eau et n'avoir plus jamais soif — ou presque. Mais la catastrophe sait être plus patiente encore qu'un manguiers, et le désastre plus obstiné que les générations d'hommes et de femmes cherchant sous le soleil un peu d'ombre. Des années après, les manguiers sont morts et il faut partir, Sali, l'avion n'attendra pas, il faut partir et laisser loin derrière soi la terre vide, les villes transformées en désert et nos morts là-dessous dans la poussière et le sable. Partir, ce n'est pas seulement mourir un peu: c'est faire mourir une seconde fois ceux qui nous ont permis de vivre.

Claire Tipy a vécu plusieurs années au Burkina Faso: elle en a puisé cette fable à l'épure, épousant les anciennes lignes claires des tragédies pour raconter les vies simples des hommes et des femmes acharnées à aimer une terre malgré elle, ou la détester malgré tout: une terre qu'il est aussi bien nécessaire qu'impossible de quitter. Une terre gorgée d'odeurs de fruits et d'arbres, de goûts impossibles à décrire qu'il s'agit d'habiter comme de l'intérieur de la sensation. Puis, au cœur d'un unique moment d'urgence, l'autrice fait tenir tout son théâtre sur une rétention: Sali retarde son départ, et fait advenir la pièce — elle est alors traversée de toutes les figures d'un passé qui la déborde et la contient, qu'elle transmet aussi. Théâtre des fantômes, de la présence réelle des mort-e-s plus vivant-e-s que les cadavres qui nous gouvernent et mettent à sac notre planète.

Bien sûr, le théâtre n'annule pas la réalité: au terme de cette fable d'anticipation, le réel apparaît à nu — et dans la langue implacable, dénuée de folklore et de complaisance, refusant de se résoudre dans d'illusoires issues consolatrices, lentement le venge.

Combien d'Asseta et de Sali, de Mariam et de Mohamed vivent sous ce ciel où la pluie tombe brutalement, avant de s'effacer pour longtemps? Dans ces voix, ils-elles vivent encore: ils-elles espèrent et désirent; ils-elles se tournent vers nous aussi, sans réclamer de comptes, même si ils-elles le pouvaient. ils-elles vendent de la terre cuite, et font pousser des manguiers dans cette terre qu'ils-elles arrosent de leurs larmes et de leur sang. Une jeune fille regarde sa mère raconter son histoire pour qu'elle lui appartienne enfin et qu'elle ne soit pas un destin ou une fatalité, mais un récit qu'on partage et qui attend d'être poursuivi.

Arnaud Maisetti



#1. À l'horizon, d'un silence l'autre.

Là-bas, de Jon Fosse

L'horizon est ce point précis où le ciel et la terre se rencontrent et qu'on ne rejoint jamais: l'horizon est l'autre nom pour désigner tout ce qu'on ne touche jamais. C'est dans cette direction que marchent L'Homme et la Femme. Il fait beau dans les collines, et cela faisait longtemps qu'ils en parlaient, d'aller jusqu'à cette montagne. Soudain, là-bas, à l'horizon qui recule à chacun de leurs pas, l'Homme dit voir une lumière se lever. Mais non, la Femme ne voit rien. Était-il si sûr de l'avoir aperçue? Bref et dense, le drame de Fosse, dans sa clarté éblouissante, tient de l'évidence et du mystère. En quelques répliques creusées de non-dits, la fable s'ouvre, comme l'horizon qu'elle dresse là-bas, à toutes les rêveries: vers où vont l'Homme et la Femme? Que dit cette lumière qui semble ne se lever que pour lui seul? — Ainsi se clôt la Mousson, sur les mots gorgés de silence de Jon Fosse. Si Ces yeux l'avaient ouverte, Là-bas referme cette trentième édition. Pour mieux s'ouvrir ailleurs, vers des horizons dont il nous appartient de faire des promesses — des lendemains.

A. M.

#3. C'était la Mousson, par Louise Klipfel

**C'était la Mousson.**

**C'était le bruit des graviers, les verres qui s'entrechoquent, les rencontres, les retrouvailles, les nuits fraîches, les chaises longues.**

**C'était la Mousson.**

**C'étaient les blagues, les danses au bureau, l'accueil des repas, les flamenco sauvages, le retour de l'Amphi, du Gymnase, des Tilleuls, du Parquet de Bal.**

**C'était la Mousson.**

**C'étaient les Kinders, du Côte-d'Or, l'installation du catering, la désinstallation, les lieux qui changent, les mains qui applaudissent, les bouches qui sourient.**

**C'était la Mousson.**

**C'était encore de belles rencontres, beaucoup de rires, de repas comptés, de karaokés dans la voiture, de longues discussions, l'odeur des textes, de Pont-à-Mousson, le théâtre.**

**C'était la Mousson.**

L.K.



### #2. Quelles perspectives pour la Mousson? Le mot de Véronique Bellegarde

Les Chantiers d'automne se poursuivent... Avec l'Espace Bernard-Marie Koltès à Metz, nous continuons d'accompagner le texte lauréat du prix «BMK — Prolonger le geste» *Avant l'heure d'hiver* de Marion Lavaut

Par ailleurs, à l'avenir, j'ai décidé de poursuivre le travail avec un texte sélectionné à la Mousson d'Hiver, *L'Infâme* de Simon Grangeat, avec deux jeunes actrices; cette pièce se lit comme un hommage magnifique au métier de la couture et offre un regard neuf sur les couturières d'hier et d'aujourd'hui. L'idée serait de poursuivre le travail sur ce texte entrepris à la Mousson d'hiver et de proposer par la suite un spectacle dans des établissements scolaires et des écoles de couture, mais pas seulement...

Il y a d'autres rebonds de la Mousson:

La lecture de 5 secondes de Catherine Benhamou dirigée par Samuel Buggeln (metteur en scène américain) sera reprise le 10 septembre à Pont à Mousson pour les 40 ans de l'association Solidarités nationales et internationales.

Par ailleurs, dans le cadre de notre partenariat avec la Comédie de Reims, nous allons reprendre la lecture le 1er février 2025 de *Et au-delà rien* n'est sûr de Monika Isakstuen, réalisée cette Mousson, au sein du festival des Arts à Reims, *FarAway*. (La Comédie de Reims avait commandé la traduction à Marianne Segol-Samoy avec le soutien du *Norske Dramatikeres Forbund*). Nous avons déjà collaboré ensemble sur le dernier chantier d'automne, au CDN de Thionville, autour de la pièce *Break of Day*, de Frederik Bratberg, auteur nordique également.

Nous allons aussi travailler avec Cathy Min Jung, au Rideau de Bruxelles dans les mois qui viennent

Je me réjouis beaucoup de ces partages, c'est important que les textes et les mises en espaces continuent à vivre ailleurs et rencontrent un autre public

V.B.

Noroît

carte blanche

Olivia Oukil

Stagiaire de l'université d'été

La fin du mois d'août, enfin.



On pourrait une dernière fois quitter un village pour un village, prendre un train, puis un autre, laisser une montagne pour une autre montagne, mais je crois que l'on s'ennuierait beaucoup.

Car ici, à la Mousson, c'est un voyage aux reliefs bien plus surprenants qui s'offre à celui qui s'y aventure. Il se passe, je l'ai vu, sous les marronniers de l'Abbaye des Prémontrés, des choses bien plus étranges que sur toutes les plages de France et de Navarre à la fin du mois d'août. Et je crois bien qu'un charme lie entre eux les voyageurs qui s'y croisent, afin qu'ils s'y croisent encore, et encore. En tout cas, il était tout à fait impensable pour moi de me trouver, à l'instant où j'écris ces lignes, ailleurs que dans cette Abbaye, ailleurs que dans la micro-société autonome qu'elle abrite, ailleurs que sur le carrelage en échiquier du bar des écritures, un thé à ma droite, le *Temporairement Contemporain* à ma gauche, le ciel bleu face à moi et l'esprit délicatement distrait par la conversation animée qui me parvient depuis l'autre extrémité de la salle.

On trébuche souvent, dans les couloirs de l'Abbaye, sur des mots laissés là par d'autres stagiaires, car il faut dire qu'on en récupère beaucoup des mots, des plus ou moins lourds, des plus ou moins agités, et c'est toute une organisation de parvenir à les conserver calmement et proprement dans ses affaires... Beaucoup les remportent avec eux, les déposent derrière la couverture d'un joli carnet, je l'ai vu, ou bien les glissent entre deux paires de chaussettes, mais d'autres les perdent, ou comme moi, les laissent sciemment derrière une colonne, sous un vase ou entre les pierres d'un mur, pour les retrouver l'année suivante, ou pour que d'autres les trouvent. Je dois vous avouer que cette année j'ai carrément dissimulé tout un souvenir dans le parc, dans un rayon de soleil, entre une coccinelle et une montagne de mousse. J'ai caché ce soir-là où nous avons pleuré une seconde fois Nina, personne/age de la pièce *65 Rue d'Aubagne* de Mathilde Aurier, à presque 800 kilomètres de Noailles et de son trou béant, ce soir où le théâtre nous a rappelé que Nina, il n'y a pas si longtemps que cela, a retiré ses vêtements, un jour, au bord de la mer, et s'est avancée dans l'eau sans s'arrêter, pour y retrouver ses crocodiles sûrement, où pour fuir ceux qui restent. Ce soir-là – que j'ai caché ici car les choses semblent bien se conserver, ici, et que j'ai une confiance absolue en ce que quelqu'un, toujours, passera pour en prendre soin –, ce soir-là donc, alors que le noir se fait, que la pièce se termine, c'est soudain l'orage qui se met à gonder, comme si le ciel de Pont-à-Mousson, ou la concentration de tous ces cœurs qui écoutent ceux que l'on a jamais laissé parler, avaient tout fait pour ramener Nina à nous. Et, un instant, je crois que quelque chose s'est mélangé...

Mais voilà qu'il faut que je vous laisse! Que le temps court, qu'une lecture m'attend, ou plutôt ne m'attendra pas, qu'il faut que je traverse le parc, puis ce sera l'heure du repas, sous les colonnes, et il faudra parvenir à intercaler une cuillère de ratatouille entre deux arguments, entre deux réflexions, deux souvenirs de théâtre partagés, car ensuite on y retourne, un autre texte, un autre monde, et puis les discussions qui s'en suivront, en rêveries dans l'herbe, en bataille entre deux chapiteaux – entre deux, tout court, car au fond c'est là que brille la Mousson: entre –, ou dans les couloirs de l'internat, car viennent la nuit et ses fantômes, fantômes qui, j'en suis sûre, nous suivront aussi le lendemain, quand, apaisés par la lumière du matin, nous nous retrouverons sur les bancs de l'université où l'on parle avec cette douceur, avec cette insouciance et avec cet émerveillement que procure toujours la magie d'être ensemble. Je crois qu'à la Mousson c'est cela que l'on fait le mieux, être ensemble. Et d'ailleurs je reviendrai.

Sirocco

paroles recueillies

Entretien  
avec Claire Tipy  
réalisé par Chloé Royou



Lire l'entretien intégral  
sur le site de la Mousson

## DE L'ORALITÉ À LA PAROLE ÉCRITE

*Mohamed et Asseta sont mis en présence au cours de la pièce mais, dès le début, une didascalie précise qu'ils ne se voient jamais. Au contraire, qu'est-ce qui permet à Sali d'être un personnage traversé, perméable à d'autres temporalités? Est-ce son rapport à la racine et à la transmission qui lui confère une fonction dramaturgique au carrefour des temps et des lieux?*

**Claire Tipy:** Effectivement, Sali est perméable aux frontières et tisse le lien, entremêlée dans le présent, le passé, mais aussi le futur. J'aime beaucoup ce personnage, car elle nous guide, mais elle se laisse aussi guider, souvent par des perceptions sensibles (des mots, des sensations, des images) pour emmener Asseta (et avec elle, les spectateurs) dans l'histoire de son héritage. Sali est traversée... Peut-être parce qu'elle est la dernière à connaître l'histoire? Peut-être parce que les femmes des générations précédentes souhaitent les accompagner dans ce voyage? Peut-être parce qu'elle porte des choses qui la dépassent et qu'elle a l'espace pour les accueillir et les partager? Il me semble que chacun-e peut y lire quelque chose de différent, et cela me plaît!  
Je ne suis pas certaine que j'ai écrit Sali en l'imaginant avec un rapport particulier à la transmission (même si elle en est finalement le socle). Je crois que parfois on se retrouve, de plein gré ou par la force des événements, à devenir le-la passeur-se de l'histoire (de notre famille, de notre génération, de ce dont nous avons été témoin). Sali la transmet avec force et profondeur, mais aussi maladresse et urgence. Et elle parvient à le faire aussi parce qu'Asseta accepte de recevoir, et que la transmission devient dialogue.

*Comment votre travail sur la langue permet-il d'instaurer un rapport au sensible, (particulièrement autour du goût et l'odeur) comme catalyseur puissant du souvenir? D'où surgissent ces images et comment les nourrissez-vous?*

**C.T.:** Mon impulsion d'écrire se forge dans mes relations quotidiennes. Je suis très à l'écoute des histoires, des questionnements, des doutes, des rêves, portés par celles et ceux qui m'entourent. J'ai d'ailleurs remarqué que j'ai des difficultés à écrire une histoire qui se passe dans un autre contexte que celui où je vis. Dans mon écriture, je cherche la justesse des ressentis et des relations, fictives (la joie de l'imaginaire) mais ancrées (la poésie du réel). Les images sont des images dont j'ai été témoin, que j'ai entendues, qui m'ont été racontées, ou que j'imagine pouvant exister dans la situation particulière de mes personnages.

Je crois aussi que mon travail d'écriture n'est pas solitaire! Je n'ai pas peur de demander conseil, de parler de mes personnages, de leurs choix, de leurs situations. « Tu crois que Mariam pourrait dire ça à ce moment-là? » « Ça te paraît juste, la réaction de Mohamed? » Le processus d'écriture est pour moi d'autant plus passionnant quand il est partagé.

*Des griots, évoqués par Sali, à son propre témoignage transmis à Asseta, comment cette pièce explore-t-elle un rapport à l'oralité, à la transmission et à l'héritage? Quel est le lien de votre écriture à la parole vivante, à ce qui flotte dans l'air sans pouvoir être figé sur la page?*

**C.T.:** J'adore l'idée que c'est la parole vivante, l'oralité, qui m'amène à la parole écrite, et non l'inverse. Lorsque j'écris, je dis (et vis!) à voix haute tout ce que je note, à la recherche du rythme, de la musique, des couleurs. Je trouve qu'on peut percevoir quand un dialogue est juste car il y a une sorte de fluidité, quelque chose qui coule, même quand les rythmes se cassent, même dans les silences. Et les émotions arrivent toutes seules et se déposent sur les mots, sans effort. « Écrire l'oral » est un exercice assez magique.

*Comment faites-vous exister l'altérité dans votre écriture pour devenir vous-même porteuse d'histoires d'ici et d'ailleurs? Comment pensez-vous la mise en forme et en mots de ce qui vous est transmis?*

**C.T.:** C'est un travail rigoureux et exigeant, d'écrire des histoires qui ne sont pas les siennes, qu'on nous a confiées ou qui nous ont touchés et qu'on souhaite partager à notre tour. Ça demande beaucoup de délicatesse, d'humilité et de respect. Ça demande du temps, aussi. Je ne sais pas si je pourrais théoriser mon processus de mise en forme et en mots. J'essaie d'écrire avec le plus d'honnêteté possible. J'essaie d'écrire pour que, si mes personnages pouvaient entendre ou lire le texte, ils se sentent fiers, émus, entendus. C'est souvent imparfait. Mais quand un spectateur me fait part de son émotion, de ses rires ou de ses larmes, quand une lectrice me remercie car elle s'est reconnue dans l'histoire, quand une enseignante m'écrit pour me raconter qu'il y a eu un débat passionné avec ses élèves autour de la généalogie d'Asseta, ça m'encourage à continuer, en étreignant avec force cette imperfection.

**MOHAMED**

Mariam

J'y crois en ce terrain  
Il ne faut pas se fier à son apparence  
Tu connais notre pays  
Les bonnes choses ne sont pas visibles  
Elles sont enterrées sous nos pieds  
Parfois très profondément  
Mais c'est dans la terre qu'on trouvera  
les racines qui nous protégeront.

**SALI**

Un terrain où rien n'a jamais poussé.

**MOHAMED**

Parce que personne n'a jamais eu la  
patience d'y cultiver quelque chose

***DES PINTADES ET DES MANGUIERS (FRANCE)***

**DE CLAIRE TIPY**

**MOUSSON D'ÉTÉ 2024**

**Mistral & Tramontane**

chemins de lecture

16H30: LECTURE

LIEU: BIBLIOTHÈQUE

**5 secondes (France)**

de Catherine Benhamou (France)

dirigée par Samuel Buggeln

avec Vladislav Botnaru

le texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA

## LES ENFANTS DES AUTRES



Les journées se passent dans le noir car la perception même du mouvement extérieur revêt une insolence insupportable. Il y a le casque comme précaution supplémentaire pour échapper aux dernières sirènes du dehors. Pour les yeux, rien ne vaut l'hypnose par pixel auto-administré. Il est jeune et on croit que cela vaut tout. Lui attend que ça passe. Comme un fainéant-de-jeune-pas-foutu-de-bosser si ça peut simplifier les choses. On pourrait aussi parler d'angoisse existentielle. C'est un mal répandu.

Parfois pourtant lui vient l'envie de voir du monde et de promener son chien intérieur en forêt pour se rendre au spectacle des autres.

Dans le bruit de la ville résonne quelques silences. Sa tête est adossée à la vitre du RER alors que s'éveille le désir pudique, à peine avoué à soi-même, de faire partie du spectacle contemplé derrière le plexiglas. Sur le siège d'en face, il y a tous-tes ceux qui semblent réussir à vivre. Lui, n'ose même plus espérer le moment de bascule.

En attendant, il faut passer le temps. Par exemple, emprunter une ligne qui décide des destinations à notre place.

Le temps pour un train de rester affiché « à quai », la silhouette floue devient un personnage.

Une femme à poussette débordée, incontournable de toute station bondée, décide de se soustraire, à son existence, à son rôle et aux besoins communiqués à pleins poumons par un nourrisson qu'elle doit satisfaire. Le bébé est jeté avec l'eau du bain, ou presque,

dans les bras d'un inconnu, alors que les portes du RER profèrent leur dernier avertissement. Il est l'Élu du hasard. Elle lui offre la fonction dont il avait besoin sans le savoir. Ils n'avaient que les transports en commun.

Pour autant, elle est la mauvaise mère en jogging rose. Parce qu'elle porte un jogging rose, elle est une mauvaise mère. Parce qu'elle est une mauvaise mère elle porte en jogging rose. Chacun-e en jugera. À moins que l'intérêt ne soit ailleurs.

Chloé Royou

**- Vous savez que la pieuvre couve ses petits pendant 4 mois et quand elle les lâche enfin dans l'Océan, elle en meurt ?**

**Si elle n'a pas répondu c'est qu'elle savait très bien où il voulait en venir avec les pieuvres et quand il a ajouté que même un animal ne lâche pas ses petits, mais vous n'êtes même pas un animal qu'est-ce que vous croyez que vous êtes ? elle a répondu d'une voix douce**

**- Même pas un animal**

**Sirocco**

Exposition

19H00: VERNISSAGE

LIEU: BOULEVARD DE RIOLLE

PONT-À-MOUSSON

## Vies et Visages de Pont-à-Mousson

### TRENTE ANS : TRENTE PORTRAITS

Né du désir de partager la découverte des textes dramatiques contemporains du monde entier accueilli au sein d'un territoire, la Mousson a grandi dans et avec une ville, Pont-à-Mousson, qui demeure son partenaire privilégié. Ainsi, chaque année, la Mousson déborde de ses murs pour se mêler à la ville: un spectacle de la programmation est joué par des amateurs, et un autre s'offre en itinérance dans le bassin mussipontain... Pour marquer cette trentième édition, l'équipe de la Mousson a voulu rendre hommage à ces liens qui unissent le festival à la ville en proposant une exposition de photographies, exposition à laquelle la ville s'est associée pour la production en accompagnant généreusement ce projet.

Un photographe, Philippe Delacroix, s'est associé à une autrice de théâtre, Lucie Depauw: tous deux ont rencontré l'année durant les habitant-e-s. À chaque portrait est associé un récit qui dit une vie, et à travers elle, la ville en visages.

Jusqu'au 22 septembre et la Journée du Patrimoine, on pourra voir, Boulevard de Riolle, face à la gare, ces visages de Pont-à-Mousson: visage de Fantin, jeune athlète handisport ; visage d'Aurore, crémière place Duroc ; visage d'Alima, coiffeuse et meilleure ouvrière de France; visage de Marthe, 93 ans, plus ancienne commerçante de laine dont l'établissement Pingouin est présent dans la ville depuis plus de 50 ans: visages de tant d'autres.

«À la Mousson d'Été, confie Jean Ballardur, nous présentons dans nos murs des fictions qui racontent le monde ; et sur ces portraits, ces gens racontent une part de leur véritable vie.» Et si c'était cela, finalement, la Mousson ? La rencontre de l'imaginaire et de la vie qui s'y rêvent, pour mieux se réinventer dans la vie et dans une ville.

A. M.

**Nous avons réalisé ce projet en deux fois sur trois à cinq jours. Un marathon d'images, de mots et de rencontres. Une liste de personnes nous avait été proposée par la municipalité. Nous sommes parti-e-s de ces informations et ensuite d'autres personnes nous ont été présentées par les photographié-e-s eux-mêmes. J'ai longtemps travaillé en binôme lorsque j'étais photographe-pigiste pour la presse, donc retrouver Lucie pour un tel travail était un vrai plaisir. Nous avons partagé de vrais moments de vies. Tous-tes sans exception nous ont reçu-e-s et se sont laissé-e-s aller à se raconter avec sensibilité et jouer le jeu des petites mises en scène photographiques. Rencontrer 30 personnes en si peu de temps, ce n'est pas commun, n'est-ce pas ? Même si mon métier m'a amené à ne plus compter. Les gens sont plutôt frileux à découvrir les autres, les réseaux sociaux s'en chargent, du moins, on le pense. J'aime l'idée que l'exposition aide à ce que les visiteurs communiquent entre eux. Lorsque ce projet m'a été proposé par la Mousson d'Été, je voulais glisser, comme j'essaie de le faire régulièrement dans mon travail, un petit plus... J'ai pensé qu'en demandant à chacun et chacune quel livre avait compté pour eux, j'aurai déjà une petite information sur la personne. J'ai voulu également cacher le livre choisi pour ajouter un côté ludique. L'important est au bout du compte que le sourire ait été le fil conducteur de cette exposition.**

Philippe Delacroix, photographe

**Pour moi l'enjeu était de trouver pour chaque portrait une petite architecture, une direction narrative, et de proposer une variété autour des 30 figures, pour que chaque portrait soit singulier, que le-la lecteur-ice ait envie de poursuivre son chemin... Connaître et rentrer dans l'intimité de la personne suivante. Cela était évidemment possible car les profils sont très variés... Au cours des échanges, j'ai aussi cherché ce qui me passionne en tant qu'autrice: chaque passion ou profession fait appel à un langage particulier, parfois très technique parfois très poétique et cela permet de faire ressortir la petite musique de chacun-e et de planter le décor...**

**Ce qui m'a frappée dans les rencontres avec chaque personne et avec Philippe c'est la richesse de l'aventure humaine... La force de l'exposition sera sans doute le reflet de cette aventure, une grande diversité de récits, de vies, de passions et d'engagements... cela donne « des vies et des visages » d'une ville pleine de vie et de chaleur, d'initiatives, et de poésie. L'idée de chercher un livre caché dans l'image que les participant-e-s ont choisi est de Philippe, au-delà du côté ludique, c'est aussi la possibilité de tisser un lien autour de la lecture et de prolonger encore un peu l'instant d'intimité partagé avec les personnes au cœur de cette aventure.**

Lucie Depauw, autrice



# La Balaguère

## billet

### À usage des prochain-e-s stagiaires de la Mousson d'été :

Tout déborde ici  
Les pages du Tempo Co  
Comme les journées  
Se plient en deux pour se rejoindre.

Les repas donnent des forces pour les lectures.  
Les lectures donnent des forces pour les repas.

Le Jon Fosse du soir constitue  
un substitut tout à fait convenable  
au *porridge* du matin.

Pour accéder aux œufs précieux que couve  
le cantinier, il vous faudra être sur liste.  
Laissez les pièces montées aux jeunes époux.ses,  
la mise en voix est le secret d'une union réussie.

### Le saviez-vous ?

Vous ne trouverez pas le café des artistes  
au bar des écritures.

La pharmacie n'est pas l'infirmierie.  
Depuis l'achat de son élégante chemise à motif  
cerises, Jean-Pierre n'est plus autorisé  
à se rendre seul en magasin. À la Mousson,  
le Pr.Ouss a constaté la généralisation  
d'un syndrome des habits de l'empereur.

### Le coin des bricoleurs-ses :

Écrire pour les nul-le-s : « I just need a yes,  
I take away the rest » (Magne van den Berg)  
Tuto origami pour faire du présent journal  
un éventail dans les règles de l'art  
(l'amateurisme constaté à ce sujet ne sera plus  
toléré l'année prochaine)

Retirer les gradins un soir de spectacle pour  
découvrir le vrai visage de vos camarades stagiaires  
dans la cohue qui mène aux premiers rangs.

C.R

*Ainsi s'achève une Mousson: dans la voix de Nina Simone  
et le bruit d'un parquet de bal prêt à rompre, les soupçons  
à l'égard des histoires qu'on nous raconte, les verres de  
vin rouge trop frais, les applaudissements à contretemps,  
les langues qui s'entremêlent perdues en traduction, les  
accents contrefaits et la nuit qui tombe à l'endroit même où  
nous sommes. Ainsi s'achève la trentième Mousson dernière  
du nom, à l'Abbaye où les textes sont prémontrés avant  
de les voir ailleurs, sur des scènes éparpillées comme en  
nous-mêmes — avec le désir de voir ce monde en pièces, de  
l'empêcher ses basses œuvres. Ainsi s'achève une Mousson,  
ses colères et ses tempéraments, ses douceurs intarissables  
et ses tendresses maladroites mais têtues, sa soif de fables,  
ses horizons ouverts aux vents d'ailleurs, ses corps jamais  
épuisés d'écouter, d'écrire. Et la promesse de revenir pour  
inachever encore ce qui ne fait que s'ouvrir.*

A.M.

### 14H30 - LECTURE - DES PINTADES ET DES MANGUIERS - MARRONNIERS

de Claire Tipy (France)  
dirigée par Cathy Min Jung  
avec Gaëlle Baron, Marie-Sohna Condé et Pauline Vallé  
le texte est publié en français aux éditions Les Bras Nus

### 16H30 - LECTURE - 5 SECONDES - BIBLIOTHÈQUE

de Catherine Benhamou (France)  
dirigée par Samuel Buggeln  
avec Vladislav Botnaru  
le texte est lauréat de l'Aide à la Création d'ARTCENA

### 18H00 - LECTURE - LÂ-BAS - TILLEULS

de Jon Fosse (Norvège)  
dirigée par Aurélie Van Den Daele

### 19H - VERNISSAGE - VIES ET VISAGES DE PONT-À-MOUSSON - BOULEVARD DE RIOLLE

de Lucie Depauw et Philippe Delacroix  
production La Mousson d'été et Ville de Pont-à-Mousson  
avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés

### 21H00 - SPECTACLE - EN PIÈCE JOINTE - GYMNASIE

interprétation, chorégraphie et mise en scène Gaël Germain  
et Armande Sanseverino  
un projet soutenu par la DRAC Île de France et le département du Val-de-  
Mame

### 22H30 - CABARET ATMOSPHÉRIQUE - CHAPITEAU

conçu et dirigé par David Lescot  
avec Éric Berger, Ludmilla Dabo, Marie Dompnier,  
Charlie Nelson, Alexiane Torrès...  
musique Hervé Legay et Philippe Thibault

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » cofinancé par le programme Europe Créative de l'Union européenne, avec France Culture, la Comédie de Reims, le CDN Nancy-Lorraine La Manufacture, et le NEST- CDN transfrontalier de Thionville, les Ambassades de France et Institut français en Argentine et au Cameroun, l'Istituto Italiano di Cultura Strasburgo, avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture, de Théâtre-contemporain.net, de la librairie L'Autre Rive à Nancy. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, D.R.A.C. et Région SUD.

la  
MOUSSON  
d'été

Abbaye  
des  
Prémontrés



La Région  
Grand Est



Bassin de  
Pont-à-Mousson

Playwriting Europe  
Fabulamundi

Co-funded by the  
Creative Europe Programme  
of the European Union



BLÉNOD

